

LA MOBILISATION GÉNÉRALE à Salon : le 1er Août 1914

Le Ministère de l'Instruction Publique avait demandé à tous les instituteurs de France de consigner par écrit la façon dont se passait la mobilisation, dans chaque localité. Les notes prises par Mlles Boyer et Mayol, directrices des Ecoles Primaire de filles et Maternelle des Capucins sont un précieux témoignage de cette page d'histoire.

Archives Municipales de Salon (5.H3-9)

« Bien que l'assassinat de l'Archiduc héritier d'Autriche fut un évènement gros de conséquences, les esprits éclairés seuls pouvaient prévoir qu'il serait le prétexte d'une conflagration européenne. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie passa même inaperçu aux yeux de la presque totalité de la population salonnaise plus préoccupée par les incidents du procès Caillaux que par la politique étrangère.

Ce sont les articles sensationnels des journaux et surtout le retour précipité du Président de la République et des membres du gouvernement qui jetèrent l'alarme parmi nous, nous montrant l'imminence du danger. A partir de ce moment, la ville, calme d'ordinaire, changea complètement de physionomie : chacun oublia ses préoccupations particulières et ne songea plus qu'à l'horrible fléau qui menaçait la France.

Alors se posa cette angoissante question : Aurons-nous la guerre?

Malgré nos craintes personnelles, nous nous sommes efforcées de rassurer les mères et les femmes avec lesquelles nous sommes journellement en contact. On a vécu ainsi quelques jours dans des alternatives de crainte et d'espoir, mais quand on apprit le samedi matin 1^{er} août que la Cie PLM refusait les colis et ne délivrait de billets que jusqu'à Lyon, l'anxiété devint de plus en plus vive.

C'était le dernier jour de l'année scolaire, la matinée se passa tristement, l'après-midi devait être plus triste encore. En effet, vers 1h ½, quelques élèves venaient nous faire leurs adieux, en pleurant : leurs pères étaient appelés pour garder les voies, les uns à St Chamas, d'autres à Miramas ou Entressen. Ainsi se manifestèrent pour nous les préludes de la guerre. A 4 h ½, nous nous séparions de nos collègues, le cœur serré, anxieuses de ce que nous réservait le lendemain.

Un instant après, une femme de service sonnait à la porte et, la figure décomposée, prononçait textuellement ces paroles : "Mauvaise nouvelle, mobilisation générale". Au bout de quelques minutes, le clairon retentissait dans toutes les rues et au milieu d'un silence effrayant, le crieur public lisait le décret de mobilisation.

Malgré notre émoi, nous sommes sorties immédiatement, la désolation était générale. Cependant, nous avons essayé de persuader les personnes du quartier que la mobilisation n'est pas fatalement la guerre et qu'on pouvait encore espérer.

Le Dimanche 2 août :

- [...] A Miramas, dans les trains qui passaient, c'était un enthousiasme qui tenait du délire : "A Berlin ! Mort à Guillaume !". Tels étaient les cris que l'on entendait. Toute la population de Miramas se pressait à la gare pour acclamer les vaillantes troupes qui montaient. Les paroles caractéristiques que je n'ai pu recueillir sont celles-ci : "C'est bien fait, ces gens-là embêtaient tout le monde! Nous les vaincrons de pas de peu !"

- A Salon, le premier départ était fixé à 4 heures du soir, le dimanche 2 août : la municipalité et la musique ont accompagné nos compatriotes à la gare. Tous sont partis vaillamment, tristes de quitter leurs familles, mais acceptant courageusement leur devoir et décidés à l'accomplir.

En résumé, la mobilisation s'est effectuée à Salon dans le calme et le recueillement et malgré la douleur de tous, pas une parole ne s'est élevée contre les nécessités de la situation. »

Après la mobilisation, un grand mouvement de solidarité

- Rôle des Institutrices

"Dès le début nous avons compris quel devoir nous incombait et nous avons senti que nous devions rester à notre poste en contact permanent avec les familles. Nous avons eu plusieurs fois la satisfaction de ramener la confiance dans le cœur des mères et des femmes en leur expliquant les nouvelles et en les interprétant dans le sens le plus favorable. Nous avons eu à cœur de leur faire partager notre espoir inébranlable dans les destinées de notre pays et dans la victoire finale. Même au moment où nous apprenions le départ du Gouvernement pour Bordeaux, nous avons fait tous nos efforts pour atténuer la douloureuse impression causée par cet évènement.

Nous avons également essayé de comprendre notre rôle à un autre point de vue : dès le commencement d'août, nous nous sommes mises à tricoter autant pour faire des chaussettes que pour prêcher l'exemple. Nous pouvons ajouter que nous n'avons pas cessé de travailler pour les soldats."

- Solidarité avec les familles salonaises

Il fallait permettre aux familles d'attendre les allocations de l'Etat, aussi la municipalité a, tout de suite, décidé de distribuer des bons de pain, de viande et d'épicerie. Les personnes aisées ont également contribué à la solidarité par des dons en argent et en nature. Les instituteurs non mobilisés et les institutrices, "ne pouvant se désintéresser des besoins de la population", ont décidé, à partir du 1^{er} août 1914, de prélever 3 % sur leur traitement mensuel et de verser cette somme à la municipalité.

Il fallait aussi penser à l'hiver qui allait arriver et à vêtir chaudement les enfants des écoles. Des dames charitables ont recueilli des étoffes qu'elles ont taillées et cousues, des vêtements usagés qu'elles ont transformés et c'est ainsi que des lots très importants de chemises, de pantalons, de jupons ont été remis à la mairie dès les premiers jours de novembre 1914. Afin que la distribution soit la plus équitable possible, ce sont les quatre directeurs d'école (qui connaissent plus particulièrement la situation des familles) qui en ont eu la charge.

Les garderies

Au moment où les esprits étaient sous le coup de la déclaration de guerre, où les femmes et les mères ne s'étaient pas encore habituées à la terrible séparation, les instituteurs ont décidé de soustraire l'enfance, d'une part aux dangers de la rue et d'autre part à l'atmosphère fiévreuse dans laquelle vivaient leurs familles. Aussi dès le 9 août, des garderies ont été ouvertes et ont fonctionné sans interruption jusqu'au 1^{er} octobre (jour de la rentrée des classes), de 8 h du matin à 5 h du soir, l'une pour les garçons à l'école du Portail Coucou, l'autre dans le local de l'école maternelle des

Capucins pour les fillettes et les enfants de 2 à 6 ans. Une centaine d'enfants environ ont bénéficié de ces garderies.

La cantine

A partir du 28 août, pendant cinq semaines, sur proposition du maire, a été mise en place une cantine absolument gratuite. Ce sont les institutrices qui ont été chargées d'acheter les provisions, de faire ou de surveiller la cuisine et de servir les enfants. Environ cinquante repas ont été servis tous les jours, sauf le dimanche, le menu était composé d'une soupe, d'un ragoût et du pain à discrétion. La somme modique de 0,13 frs. par élève et par repas, fixée par la municipalité, n'a pas été dépassée.

- **Solidarité avec les soldats**

Un appel a été lancé dans les écoles en faveur des soldats et des victimes de la guerre. C'est ainsi qu'a été organisé "Le Sou" du soldat : des sommes relativement importantes ont été recueillies. L'argent a été consacré à l'achat d'étoffes avec lesquelles les jeunes filles des écoles ont confectionné : 210 plastrons, 80 paires de chaussettes, 130 paires de manchettes, 31 paires de semelles, 24 chemises, 12 cache-nez, 2 passe-montagne, 40 mouchoirs, 5 paires de moufles. Une partie de ces objets a été remise au maire pour les soldats salonnais. Mais les envois les plus importants ont été adressés à l'Intendance du VI^e Corps d'Armée pour les soldats des régions envahies. Les élèves ont voulu joindre à ces envois des gâteries de toutes sortes : bonbons, chocolat, boîtes de conserves, tabac, savonnettes, papier à lettres, cartes illustrées et afin que ces dons ne soient pas anonymes, elles ont ajouté de jolies cartes portant leurs vœux et leurs adresses. Enfin, depuis quelques mois, les jeunes filles du Cours Complémentaire ont adopté un prisonnier auquel elles expédient régulièrement deux colis par mois.

- **Avec les réfugiés**

Le 20 mars 1915, sont arrivés à Salon les évacués de St Quentin et de Meurthe et Moselle. Une trentaine de personnes : un vieillard, des femmes, des enfants ont été confiés aux soins des institutrices, pendant trois jours, en attendant que la municipalité puisse les loger en ville. Les repas ont été préparés et servis à la cantine et les fillettes ont apporté des quantités de provisions et de vêtements. Plusieurs familles salonnaises d'origine modeste ont bien voulu se charger des enfants.

Les deux directrices, Mlles Boyer et Mayol ont adopté, pendant leur séjour à Salon, deux jeunes soldats du 176^e Régiment, originaires de la banlieue parisienne, dont les familles étaient dans le dénuement. Après les avoir réconfortés moralement et matériellement, elles ont continué à s'occuper d'eux après leur départ pour les Dardanelles.

- **Dans les hôpitaux**

Deux hôpitaux fonctionnent à cette époque :

- L'Hôpital Hospice avec l'aide des médecins de la ville, non mobilisés, des majors, du personnel de l'hôpital et des dames de bonne volonté.

- L'Hôpital temporaire de la Croix Rouge (secours aux blessés), installé à l'école de garçons du bd David. Il est dirigé par Mme Rouvier, présidente de la Croix Rouge qui assure le service à l'aide des dames infirmières.

Le service de la pharmacie est assuré par MM. Borel (Adjoint au maire) et Arnaud, tous deux pharmaciens à Salon.

A l'arrivée des convois de blessés, le 4 octobre 1914, les institutrices ont offert leurs services pour apporter les premiers soins à donner. Par la suite, elles ont apporté cigarettes, gâteaux, cartes

postales...

Les obsèques des militaires

Lorsque malgré les soins pressés dont ils étaient l'objet, des morts ont été à déplorer, la ville de Salon a tenu à faire des obsèques solennelles à ces victimes du devoir. Ces cérémonies ont toujours été imposantes, mais l'une d'elles, en particulier, a laissé un très vif souvenir, c'est celle qui suivit la mort du soldat Virlat, décédé des suites de ses blessures le 30 octobre (1914). Malgré la pluie torrentielle, les autres blessés étaient venus, soit à pied, soit dans des véhicules de fortune rendre les derniers devoirs à leur camarade. La délégation des écoles, les corps constitués de la ville fermaient le cortège. Au cimetière, Monsieur le Maire, dans un langage vibrant, a exprimé les sentiments de la population salonaise et salué, devant ce cercueil, tous les héros tombés au champ d'honneur.

Les conséquences sur l'économie salonaise

L'Administration municipale

Les employés municipaux mobilisés ont été, immédiatement, remplacés par des instituteurs et quelques jeunes gens de la ville. Le maire Julien Fabre, par sa fermeté, son dévouement; sa présence constante au milieu de ses administrés a su gagner l'admiration et la reconnaissance de tous. Personne n'oubliera l'émouvant tableau qui a été donné de voir : Monsieur le Maire levant à la lueur d'une lampe, sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, devant la foule massée sur la place, le communiqué officiel annonçant la victoire de la Marne (septembre 1914) ; Le cri unanime de : "Vive la France" fut la seule réponse, tant la même émotion étreignait tous les cœurs. L'ordre public n'a jamais été troublé à Salon.

L'agriculture

Les travaux des champs (battage, vendanges) n'ont pas été interrompus en 1914, les Italiens remplaçant, dans une certaine mesure, les agriculteurs mobilisés. Les femmes, d'ailleurs, se sont mises, courageusement à l'œuvre, ne quittant la campagne que pour venir écouler leurs produits au marché. En 1915, beaucoup d'ouvriers italiens étant touchés par la mobilisation, la municipalité s'est ingéniée à utiliser les congés agricoles accordés par la loi et dans ce but, elle a fait appel aux soldats du 117^{ème} territorial cantonné à Salon. Dans les exploitations agricoles d'une certaine étendue, on a eu recours aux prisonniers allemands¹ pour remplacer les ouvriers que l'on employait d'habitude à l'époque des grands travaux.

Le commerce

La ville de Salon est essentiellement commerçante. Son commerce (huiles, savons, cafés) se fait surtout par l'intermédiaire de représentants qui peuvent avoir ou non des dépôts et qui ne traitent jamais d'affaires au comptant. Or dès le début de la guerre, les grands fournisseurs ont avisé leurs clients salonais que toutes les ventes seraient faites contre remboursement.

Le commerce a donc subi une crise très forte, les petits négociants ont dû cesser tout travail, soit parce qu'ils n'avaient pas d'avances, soit parce que la plus grande partie de leurs représentants et de

¹ Il y avait un camp de prisonniers allemands à Miramas

leurs dépôts se trouvaient dans les régions envahies ou en Belgique. Une autre cause a contribué à paralyser le commerce, c'est l'insécurité des expéditions, les compagnies de chemin de fer ne répondant pas des marchandises qui leur étaient confiées. D'autre part, un certain nombre de commerçants ont été mobilisés : non seulement ils ne gagnent rien mais ils courent le risque de perdre leurs clients et leurs représentants. Quelques uns, plus heureux, ont l'avantage d'avoir leur femme au courant du commerce : dans ce cas, leurs intérêts ne souffrent pas de leur absence. Car si la femme de l'agriculteur a souvent de la peine à suppléer son mari, on peut dire que celle du commerçant le remplace sans difficulté. Bon nombre d'importantes maisons sont; ici, dirigées par des femmes.

L'industrie

Les diverses industries locales (tonneaux, bonbonnes, estagnons, carafes, savons, imprimés, sacs) qui toutes dépendent du commerce des huiles, ont subi les mêmes perturbations. La population salonnaise n'a manqué de rien du fait de la guerre, mais la cherté des vivres a rendu les conditions de vie de plus en plus difficiles.

(d'après les notes des Mlles Boyer et Mayol- 30 Juin 1915) Archives Municipales 5.H3-9

Article gracieusement fourni par Magali Vialaron Allegre